

COMMUNIQUER ?

Un texte de Bernard Collot, publié dans le bulletin *Echanges et communication* n° 12, était également proposé pour *L'Éducateur*. Bien que nous hésitions à publier en plusieurs lieux un même texte, dans le souci plus actuel que jamais d'économie, celui-ci pose un problème assez important pour que nous en reprenions la plus grande partie dans *L'Éducateur*. D'autant plus qu'une réponse de Roger Favry fait rebondir le problème posé et qu'il reste enfin, à mon avis, quelques questions à poser à la suite de ce dialogue.

Voici donc le texte de B. Collot :

CHANTIER CORRESPONDANCE NATURELLE : ET LES ADULTES ?

«Pour moi, vivre avec les autres, c'est communiquer ! (par écrit, oralement, physiquement... professionnellement, en militant, personnellement...).

Apparemment on a le droit de communiquer... Je n'y crois pas (je suis même sûr que non !).

Apparemment entre nous à l'I.C.E.M., ça ne pose pas de problèmes... je n'en suis pas très sûr !

Apparemment on en a tous la possibilité : je suis sûr que non !!!

Je dis même qu'il y a des privilégiés de la communication, involontaires à l'I.C.E.M., mais accrochés à ce privilège dans la société : réfléchis bien, ces privilégiés qui gouvernent le monde et les autres, ou plutôt qui exploitent les autres n'ont-ils pas comme privilège essentiel de pouvoir communiquer ? (Oh, privilégiés de chez nous, je ne vous considère pas comme exploitants !!!)

Tiens, pourquoi l'an passé j'ai eu la possibilité de communiquer ? Tout simplement parce que j'étais, non pas débouqué mais responsable d'un circuit ! D'un seul coup, tu as une auréole, on t'écrit à toi, tu t'obliges à répondre... bref, ton rôle te facilite la communication, il y en a d'autres qui te connaissent, qui te le disent... Tu peux même communiquer sans trop te découvrir et te cachant un peu derrière ta fonction... ou ta fonction peut être même prétexte à te découvrir... c'est plus facile d'avoir des contacts... bref, avoir un p'tit boulot dans l'I.C.E.M. m'a fait accéder à une possibilité de communication, m'a donné un privilège et je dis que ce privilège compense plus que largement les inconvénients !

Alors, pourquoi tout le monde n'aurait-il pas droit à ce privilège ? Avoir les capacités ? Faux, pour moi ça été un malentendu !!! Les responsables tiennent-ils à ce privilège ? Je ne leur ferai pas l'injure de croire à cela et je sais quel mal ils ont à trouver un remplaçant (je parle pour ceux de l'I.C.E.M. !). Le temps ? Sûrement vrai en partie et je pense à toutes les camarades féminines condamnées à double journée. Mais ça ne suffit pas. Ne serait-ce pas plutôt qu'est ancré dans nos têtes que la responsabilité, donc un certain pouvoir de communication, est réservée à certains, que c'est monter en grade que d'accéder à ce pouvoir, que n'importe qui ne peut être responsable ? N'est-ce pas là-dessus qu'est basé tout le système de hiérarchie sociale beaucoup plus que l'argent qui n'en serait qu'une conséquence ? Je songe par exemple à certains dirigeants syndicaux que j'ai eu l'occasion d'entendre à la bourse de travail ou ailleurs : d'extraordinaires ténors du micro ! (il y en a aussi chez nous n'est-ce pas ?) ou des champions du stylo !

Ils ont eux le pouvoir de la communication (pardon, d'une certaine communication) ; en connais-tu bien qui parlent mal ou qui écrivent mal ? On lie la responsabilité au pouvoir de communication, et si c'était la responsabilité qui amenait au pouvoir de la communication ?

J'ai l'impression qu'il y a une élite de la communication et que pour pouvoir communiquer, il faille entrer dans cette élite ! C'est drôle, mais dans nos classes on essaie de permettre l'expression à tous (y a-t-il une différence entre l'expression et la communication ?) mais que pour nous ma foi...

Tiens, au fait, la communication serait bien une science : j'ai parcouru sur *L'Éducateur* des articles sur la «science du discours»... alors si tu n'es pas «savant», écrase-toi ? Mais c'est bien ça : ceux qui écrivent d'une façon générale composent bien leurs phrases, leurs textes, ceux qui parlent à plusieurs en leur nom... ou au nom des autres, parlent bien n'est-ce pas ? Faut que ce soit bien dit ! bien écrit ! on ne communique pas si on écrit mal, si on dit mal, sans science du discours. D'abord parce qu'on est écrasé par ceux qui eux ont la «science» (ils te fichent des complexes), ensuite parce qu'on n'écoute pas ceux qui n'ont pas la science (c'est sûr, on n'a jamais été habitué à les entendre !). Privilège de la science (du discours) ! C'est marrant parce qu'alors pourquoi dans la classe même celui qui parle mal, parle, celui qui écrit mal, écrit... et sont écoutés ? Vrai pour les gosses, pas pour nous ?

Autre chose : on laisse communiquer à sa place ceux qui communiquent «bien» : «il le dit mieux que moi, il dit ce que j'aurais dit», alors depuis tout temps il y en a eu qui parlent pour les autres ; on croit (ou on se force à croire) ! Pendant longtemps j'ai cru, en classe, au cours de débats ou autres discussions, que les gosses répétaient ce que d'autres avaient dit faute d'écouter ! Réflexion d'adulte bien coincé : l'important pour le gosse ne serait-il pas plutôt de dire ce que lui a à dire et que sa vérité aux autres n'a de valeur que si elle sort de lui-même, pas des autres !

Et communiquer en laissant découvrir de soi-même ? Oui, ça va bien pour les gosses... ou pour le poète... mais nous ! Ça fait con ! Un gosse qui a besoin de se raconter, de chercher des copains, d'aimer, de pleurer... normal, nécessaire, essentiel, mais un adulte ! Mais un instituteur ! Ça ne se fait pas ! Pourquoi ? Ne serions-nous pas faits comme les gosses ? N'en aurions-nous pas besoin ? Non seulement de «nous» communiquer mais aussi de temps en temps «recevoir» l'autre ? N'en aurions-nous pas le droit ? D'ailleurs on ne doit pas l'avoir : quand je pense par exemple que tu peux à la rigueur communiquer ta joie en riant avec les autres, c'est normal, mais surtout ne leur communique pas tes pleurs, ça ne se fait pas ! (C'est connu, un homme — un vrai je suppose ! — ne pleure pas en public.) Alors, si par hasard on communique, on communique de la technique, des idées, mais surtout pas un petit morceau de soi ! On va pas en crever de ça ? On n'en crève pas déjà ?

As-tu remarqué que chaque fois qu'on a l'occasion de communiquer, on se raccroche pour parler de sa classe, on parle entre... techniciens... ou technocrates... praticiens si tu aimes mieux ! Un tout petit peu de soi parfois, à la fin du texte, de la page ou de la réunion ; d'accord, on a bien besoin de mettre en commun nos tâtonnements, nos échecs... Mais n'aurait-on pas encore plus besoin de se trouver entre bonshommes et bonnes femmes ! entre copains vivants ?

Dans cette année de correspondance naturelle, on a eu un cahier de roulement ou chacun a un peu oublié la classe et s'est un peu découvert ; il y en a même qui ont mis leur photo ; bon dieu qu'il a fait du bien ce cahier ! C'est peut-être encore con à dire, mais je les ai aimés ces copains ! De sentir des femmes et des hommes et pas seulement des instituteurs Freinet, ça a apporté autant (je ne veux pas dire plus) que les techniques au demeurant utiles et passionnantes.

On a fait nous aussi notre correspondance... presque naturelle, et j'attendais comme les gosses s'il n'y avait pas une lettre pour moi au courrier... et puis on s'est retrouvé beaucoup au congrès. Comme les gosses pour leur voyage-échange, le congrès c'était pour nous l'occasion de rencontrer ceux et celles avec qui on avait échangé par écrit. On était quelques-uns à se faire **une joie de se rencontrer...** et puis... et puis les barrières de la communication directe ! Les barrières de son corps, les barrières du cadre, les barrières des traditions...

Voilà ce qu'en ont dit quelques-uns :

«Je suis déçue par le congrès de Montpellier ; j'y allais, en espérant rencontrer tous les camarades du circuit, et je pensais que ça allait être facile de discuter, de travailler... Eh bien non !... C'est sûrement de ma faute, je suis arrivée au restaurant pour le dessert et j'ai mis deux jours à trouver la salle 29... Si bien que j'ai assisté, je dis bien assisté, à une réunion, et tout était si bien parti, je ne vois pas pourquoi j'y aurais mis mon grain de sel, surtout qu'en public, je ne suis pas très bavarde, je suis plus à l'aise avec mon stylo...

... Je ne désespère pas, car je crois que pour une jeune qui va pour la première fois à un congrès I.C.E.M., c'est difficile de s'intégrer dans une équipe où déjà des gens se connaissent, ont l'habitude de travailler ensemble, et on a l'impression de tomber comme un cheveu sur la soupe (enfin, je parle pour moi)...

Dès notre première correspondance avec Henriette, après le congrès, je lui faisais part de ma déception : j'avais tant à lui dire et j'en étais restée au stade des banalités. Mais quand j'ai lu la lettre de Sylvette, j'ai été contente de savoir que je n'étais pas la seule à ressentir cette gêne idiote...»

«Comment se fait-il que des gens qu'on connaît bien (par lettre) qu'on se fait à l'avance une joie de rencontrer, vous coupent tous vos moyens de communication quand vous les voyez ? Pourtant, on se trouve sympa ! L'an dernier, j'étais à Aix et j'avais eu la désagréable impression de n'être à ma place nulle part. J'avais vu des tas de gens à qui j'aurais aimé parler mais je ne l'avais pas fait. Au retour, je l'ai dit dans le groupe et on m'a dit que ça prouvait que je n'étais pas encore adulte. C'est vrai mais à trente-huit ans c'est grave !...»

... A part quelques heures privilégiées, il ne s'est pas passé ce que j'attendais...»

«C'est vrai que les relations à l'intérieur d'un congrès sont difficiles à établir. Il y a cette grande foule, ces couloirs immenses et moches, ces réfectoires inhumains. Il y a ce découpage du temps : commissions, réunions générales, repas, commissions... Comment voulez-vous relationner ?

Que fait-on ? On s'assoit, on écoute sagement, ou moins sagement. J'ai essayé une fois de discuter avec Henriette, mais ce n'était pas le moment de parler : nous étions en commission correspondance naturelle et non pas en bavardages naturels. J'ai perdu le fil de mes paroles et je n'ai pas retrouvé Henriette...»

Je n'ai relevé que les propos posant les problèmes de la communication... tout n'était pas noir !!!

Mais on pourrait continuer à se demander : communiquer quand on connaît, possible, mais quand on ne connaît pas ? qu'est-ce qui empêche, soi-même (bloquage) ou les autres (qui eux se connaissent) ?

Les structures (pas seulement du congrès ou de l'I.C.E.M.) rendent-elles possible la communication ? Si non, pourquoi les garde-t-on ?

Roger Favry :

JE PRENDS LE RELAIS...

Je prends le relais de Bernard Collot pour lui dire à quel point j'ai aimé son texte, j'ai aimé ce qu'il dit, j'ai aimé ce qu'il sent. Je le dis parce que je suis constamment dans sa ligne de mire étant l'auteur des fiches «science du discours» parues dans L'Educateur puis dans un Dossier pédagogique. J'annonce la couleur : je me suis toujours méfié des relations amicales au sein de l'I.C.E.M. parce qu'elles ne paraissent trop souvent inauthentiques. Je crois beaucoup à la valeur des relations conflictuelles. On ne peut s'entendre profondément que si on s'est violemment et ouvertement opposé.

*Je ne ferai pas l'apologie des fiches «sciences du discours». Ces fiches ne se présentaient pas comme «science» mais comme **ouverture** à une série de disciplines, dont la linguistique... Ce qui est tout de même une nuance. Elles appelaient explicitement des réponses, des critiques, des compléments. Bref une communication. Certaines fiches étaient une véritable provocation pédagogique. Je n'ai eu aucun écho écrit marquant une réprobation quelconque... Je savais que des camarades n'étaient pas d'accord. Ils ne me l'ont jamais dit. Les fiches sont sorties en dossier : je ne l'avais pas demandé, j'imagine que la C.E.L. avait reçu suffisamment d'échos favorables pour le faire. Ce n'est pas évident : il y avait un ensemble à peu près cohérent sur un sujet neuf, très neuf. On l'a publié. Si toi, Bernard, tu avais écrit à ce moment-là — si d'autres aussi éccœurés que toi l'avaient fait — le chantier aurait probablement pris une autre tournure. Si l'un ou l'autre des lecteurs mécontents avait attrapé une fiche pour lui tordre le cou, faire une autre fiche et me l'envoyer nous aurions gagné un temps précieux, il y aurait eu communication. Il a fallu quatre ans pour que tu dises ce que tu avais sur la patate. C'est triste tout de même. Question de génération peut-être... j'ai le même âge que toi et je sais les mêmes choses que tu sais sur les pouvoirs d'inhibition des leaders d'opinion.*

Ceci m'amène au cœur du sujet. Je suis un responsable et Bernard en est un autre... Il décrit très exactement le phénomène psychologique que connaît le responsable dont le rôle facilite la communication — à son profit naturellement —. Responsable d'un circuit il a pu en mesurer les avantages. Mais il y a de sacrées servitudes et à partir d'un certain volume elles sont énormes. Et c'est de ces servitudes que je veux maintenant parler car moi aussi j'en ai gros sur la patate.

*Quand j'ai pris ou plutôt quand on m'a abandonné aux journées de Theix l'an dernier la responsabilité de la coordination du second degré et aussi celle de l'implantation je croyais pouvoir compter sur l'aide de tous les camarades du mouvement, qu'ils soient du primaire ou du secondaire. Celle-ci m'a été donnée sans compter par quelques camarades que je connaissais ou que je ne connaissais pas. Mais ça a été l'infime minorité. Je ne compte plus les lettres et les circulaires envoyées depuis deux ans qui n'ont reçu **aucun écho**. Il y en a plusieurs centaines. Sur 500 lettres envoyées pour le compte du second degré, moins de 80 ont été senties comme un appel, comme un besoin de communiquer, non personnel mais collectif puisque j'écrivais au nom d'autres camarades. Je me suis lassé d'écrire à certains, complètement éccœuré non par l'hostilité mais par le **silence**. J'espère que certains d'entre eux liront ces lignes. J'aurais préféré de beaucoup un refus net, un petit mot furibond, bref une attitude hostile à ce silence qui traduit le mépris. Car on communique toujours. Et ne pas répondre, c'est encore communiquer.*

C'est dire : «Tu peux danser, tu peux chanter, je m'en fous complètement de ce que tu penses, de ce que tu dis et de ce que tu demandes.» Je suis d'autant plus sensible à cette communication négative que personnellement j'essaie toujours de répondre à ce qu'on m'envoie et vite même si je dois refuser, même si je dois marquer mon désaccord. Je

sais que ce n'est pas facile mais quoi ? et je le disais récemment dans Techniques de Vie, nous sommes bien attentifs à ce qu'écrivent nos élèves, et nous ne le serions pas à ce qu'écrivent les camarades ? Hélas, c'est bien cela... Triste mentalité.

Après cela on se plaindra que tel ou tel (moi par exemple) écrit trop, parle trop, se met trop en avant. C'est vrai. Mais l'autoritarisme des uns n'est que la conséquence de la mollesse et de l'indifférence des autres. Il faut prendre sur soi pour parler, pour écrire et pour répondre. Mais il le faut. Les responsables de l'I.C.E.M. — à tous niveaux, y compris à Cannes — n'ont pratiquement que des mandats moraux. Nul procès-verbal ne consigne les prises de responsabilités. Tout au plus un organigramme (dont on rirait si on savait quelquefois le vide qu'il cache... les adresses creuses, celles de camarades qui ne répondent jamais). Le responsable est surtout un sismographe réagissant aux réactions, les amplifiant et les filtrant au besoin quand elles interfèrent. Mais quand il n'y a pas de réactions, quand il n'y a pas d'écho, le sismographe répond alors à un seul signal, celui du temps, des dossiers à boucler, des revues à faire, des travaux à entamer parce qu'il y a un planning et que derrière ce planning il y a des éditions, une entreprise à faire vivre, des ouvriers à nourrir : la C.E.L. Et les responsables, ceux qui communiquent entre eux, se réunissent, font le bilan de leurs maigres forces et foncent...

Situation anormale, scandaleuse dans un mouvement qui a l'ambition d'être coopératif et auto-gestionnaire, c'est-à-dire de pouvoir montrer que lui, mouvement Freinet, a des solutions de rechange aux hiérarchies verticales, tâillonnes et autoritaires qui pullulent dans le monde et qui bientôt infectent le mouvement. Pratiquement alors que faire ? Me répondre pour me dire que j'ai bien raison, qu'il n'y a rien ?... Pas du tout. Reprenons tous notre courrier depuis six mois, voyons les lettres et les circulaires auxquelles nous n'avons pas répondu, et répondons-y. C'est par là d'abord qu'on aura une communication adulte. Le reste, la camaraderie, l'amitié, le soutien fraternel dans les mauvaises passes nous sera donné. De surcroît.

Michel Pellissier :

Mes questions, autrement dit les questions que je me pose, et que je pose à tous, qui me sont venues à la lecture de ces textes :

1. Qu'une responsabilité acceptée ouvre un champ de communication très vaste est une certitude et qu'en même temps elle crée des contraintes (celles de répondre) est aussi vrai. Je l'ai mesuré cette année, en prenant une responsabilité plus grande, plus que jamais !

Mais lorsqu'on pense responsabilité on pense toujours à : responsable de chantier ou de commission, responsable départemental ou régional, voire national, à une structure indispensable pour notre travail mais qui ne devrait pas se transformer en une structure hiérarchique ou de valeurs. Car, au-delà de cette structure, chacun de nous n'est-il pas responsable d'abord de son travail, de le défendre et de le faire connaître ? De le relier au travail de ses camarades les plus proches pour qu'il trouve peu à peu une expression plus solide et soit ensuite répercuté à tous ?

Or cette responsabilité de chacun, qui ouvre déjà sur une communication possible, qui empêche de la prendre ? « Il faut prendre sur soi pour parler, pour écrire et pour répondre ; mais il le faut » dit Roger Favry et il a mille fois raison.

Car notre responsabilité, ici, par exemple, à Cannes, sur quoi reposerait-elle, à quoi mènerait-elle si chaque jour le courrier, et de temps en temps nos rencontres, ne nous apportaient le travail et les nouvelles d'un grand nombre de camarades ?

2. « La science du discours » : j'ai lu les fiches de Roger Favry dans *L'Éducateur* et le dossier, sans en ressentir ni complexe ni colère. Tout simplement, j'y ai lu des choses que je ne connaissais pas encore, avec curiosité et sans bien savoir à quoi cela me servirait, je les ai lues pour apprendre. Je n'ai pas écrit à Favry et n'en suis pas outre mesure culpabilisé (1). Mais je sais que ces fiches, et quelques autres lectures, m'ont depuis amené à une réflexion sur mon propre langage, mon propre discours, sur lequel je prenais du recul. En somme, ces fiches et leur contenu, je les ai reçus comme un nouvel outil, dont je me suis mis à me servir dans mon propre tâtonnement expérimental.

Et ne faut-il pas accepter purement et simplement, sans complexe et sans jugement de valeur, qu'à un moment donné un camarade soit allé par un chemin différent, à un domaine que nous ignorons encore et qu'il en témoigne ?

N'avons-nous pas une fâcheuse tendance à isoler les choses et à les juger vertement, à constater : « Lui, il sait tout ça, lui il dit que... lui il est contre... » sans jamais nous demander pourquoi, comment et à quel prix « lui » en est arrivé là ?

3. « La communication » : je crains beaucoup que l'on détache trop nettement cette faculté, ce besoin, d'un ensemble d'éléments dans lequel elle vient inévitablement s'exercer. Je serais extrêmement gêné que l'on me demande de communiquer à tout prix, de venir où que ce soit pour communiquer.

Par contre, je vis chaque jour à travers mon travail, ma famille, mon quartier, mes amis, avec un grand nombre de mes semblables et se posent à nous sans arrêt les problèmes à résoudre des plus simples aux plus graves.

Existe-t-il une voie et une seule pour aller d'une situation à une autre ? Une solution et une seule — et qui la connaît d'avance ? — pour répondre à l'inévitable complexité des éléments en présence ? N'existe-t-il pas plutôt une démarche qui passe par le travail, la réflexion, la lutte, le repos, le rire, les confidences, les projets, et de nouveau le travail, etc., démarche dans laquelle tout se juxtapose et s'imbrique ? Et quand on croit à ce que l'on fait, en communiquant de la technique ou des idées, est-ce que l'on ne communique pas aussi de grands morceaux de tout ce que l'on est ?

A moins qu'une trop grande volonté de communiquer — quoi au fait ? — ne fasse écran ? Mais alors, faut-il porter le regard accusateur vers les structures ou bien sur soi-même ?

On n'est déçu qu'en fonction d'une attente : si l'on veut comprendre vraiment la déception, il faut aussi savoir quelle était l'attente.

« Ne serions-nous pas faits comme les gosses ? » demande Bernard : eh bien non, nous ne sommes plus des enfants et ce n'est pas faire injure à l'enfance que de le dire. Nous sommes différents en ceci précisément qu'adultes nous savons mieux à quoi tiennent les choses, pourquoi nous faisons ceci au lieu de cela, quels choix nous imposent les objectifs que nous nous fixons et nous avons les facultés de reconnaître quels chemins nous y mèneront mieux que d'autres. Nous avons, nous devrions avoir, la faculté d'analyse qui évite de mélanger les causes et les effets.

Autrement dit, il faudra bien finir par répondre à la question : pourquoi allons-nous au congrès ? par exemple. Si c'est pour tirer un peu plus en avant le char auquel nous sommes tous attelés et qui donne sa raison d'être à toutes nos réalisations, il faudra bien accepter que ces trois jours et demi y suffiront juste. Et d'autant mieux qu'avant d'y arriver nous aurons bien précisé ce que nous y ferons et que nous y apporterons les éléments pour le faire.

L'avons-nous toujours fait ?

4. Travail et communication : J'ai parlé beaucoup plus de travail que de communication, c'est vrai, et du coup on

pourrait me dire que j'évacue le problème soulevé par Bernard.

Oui, le travail me paraît un support solide pour la communication, le plus solide sans doute. Je le crois parce que le plus grand nombre de mes amitiés, des relations les plus profondes et les plus riches que j'ai établies, c'est par un travail commun à l'École Moderne qu'elles ont commencé. (Il ne me viendrait pas à l'idée d'en vouloir à qui que ce soit d'en établir hors du mouvement où j'en ai aussi). Mais je crois que tout travail entrepris en commun mène plus loin qu'à sa seule réalisation, vers le reste de ce programme par lequel Freinet terminait un dit de Mathieu : « Dans un monde qui impose ses pratiques d'ersatz et de contrefaçon, saurons-nous être assez logiquement humains pour redonner leur primauté à ces actes fonctionnels que la scolastique a compliqués et dévalués et qui s'appellent : sentir, créer, comprendre, se socialiser, vivre et aimer ? »

Or, la scolastique n'est-elle pas précisément cette démarche qui isole et cloisonne tout ? Ne risque-t-on pas de nouveau l'embuscade de la scolastique à vouloir seulement et d'abord et avant tout, communiquer ?

(1) Extraordinaire comme démarche ! Au moment même où Michel plaide pour la communication adulte sur les outils, il administre la preuve que lui-même ne pratique pas cette communication !

En ne pensant pas à mon propre problème, en ne me répondant pas, même sur un quart de feuille que ça t'avait servi, moi je n'ai pas pu savoir si l'outil était valable ou pas. Il était tellement neuf à l'époque ! Sur « Sciences du discours » j'ai dû avoir une demi-douzaine de réactions favorables ou mitigées, toutes reçues très indirectement. Pour le dossier « Théorie du récit » d'une conception complètement dingue puisque c'est une synthèse littérature-linguistique-mathématique, logique c'est bien pis... Outil complet du point de vue interdisciplinaire, « Théorie du récit » est utilisé, je le sais, mais très peu de réactions directes et aucun retour coopératif (m'envoyer par exemple quelques photocopies de contes produits ainsi). Or « Théorie du récit » est fondamental puisque c'est l'une des réponses aux questions posées par « Déblocage de l'expression », qu'il en est la suite logique, la reconstruction après la déconstruction. (R. F.)

Précision de M. Pellissier :

J'accepte la critique de Roger, mais je le fais **sans me culpabiliser** parce que mes journées n'ayant que vingt-quatre heures et m'étant trouvé associé à de nombreux travaux, j'ai essayé d'assumer les travaux

entrepris d'abord et pris connaissance d'autres sans m'y associer plus. Il faut choisir, diable ! Mais ce qui n'est pas normal, en effet, c'est que sur la masse des lecteurs tu n'aies pas eu davantage d'échos et je me dis très honnêtement qu'il y avait des copains bien plus concernés que moi par ton travail.

R. Favry :

Je crois que Bernard cerne bien le problème.

Je songe à un détail pratique. Nous attendons une communication mais nous ne prenons pas les moyens pratiques de la préparer.

Après chaque outil important on devrait prévoir une petite fiche-guide très courte avec quelques questions à choix multiples et la possibilité de répondre plus longuement. C'est probablement ce qui a manqué à « science du discours ».

Bernard Collot :

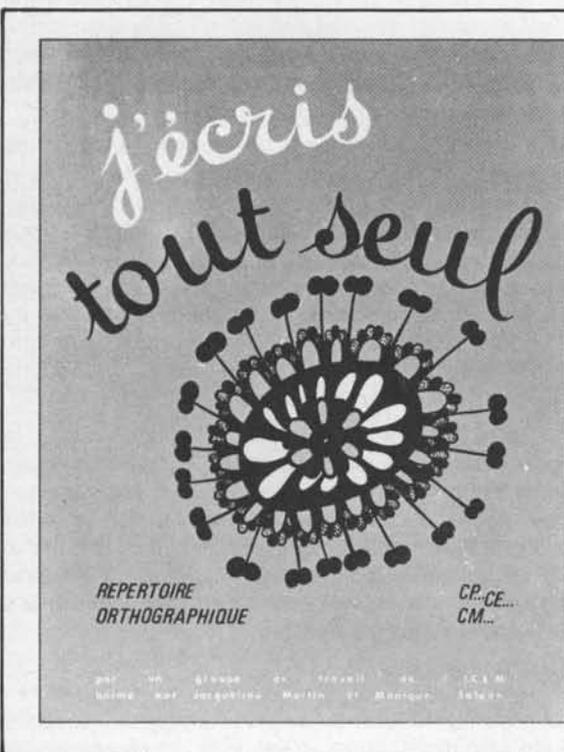
1. Je n'attaque pas tes fiches ! Ce n'est pas à elles que je reproche d'être mais c'est au fait qu'il existe une science du discours comme s'il y avait une science de la respiration ! (Là y'a pas de sciences, y'a que les conditions que les uns ont, les autres pas !!!)

2. Je suis d'accord avec toi pour ce que tu as sur la patate mais à toi et à Pellissier je réponds : c'est bien gentil de dire « il faut » quand il y a avant « il faut pouvoir ».

Il y a quatre ans, même si tes fiches m'avaient fait grincer, je ne t'aurais pas écrit parce que je ne pouvais pas !

J'aurais mieux dû lire tes fiches pour mieux me faire comprendre (ce n'est pas acide !), mais le problème il n'est pas de dire ce qu'il « faut faire », mais d'essayer de trouver pourquoi on « peut le faire » (j'ai été un de ceux qui ne pouvaient pas... et qui ne peuvent pas encore tout à fait parfaitement). Qu'on appelle ça communication ou autre je m'en fous ! Je crois qu'il y a là un problème plus facile à cerner tout en pensant bien que c'est dans un contexte.

Mais peut-être qu'on n'est pas nombreux à croire et avoir des envies de se « trouver »...



rendre l'enfant autonome dans son expression écrite à partir de sa propre expérience du langage.

est le but de ce répertoire orthographique dont la présentation est faite dans *L'Éducateur* n° 1 du 10-9-75.

En vente à la C.E.L. au prix de 16, 60 F l'exemplaire.